

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 66 (1921)
Heft: 8

Artikel: L'essor actuel de la littérature militaire en France
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340440>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'essor actuel de la littérature militaire en France.

La guerre, qui a troublé toutes choses, n'a pas manqué d'exercer une influence sensible sur cette partie de la littérature qui traite précisément des sujets militaires. On serait surpris qu'il en fût autrement, l'ensemble des conceptions antérieures à 1914, soit dans le domaine de l'organisation des armées, soit dans celui de leur utilisation stratégique ou tactique, s'étant trouvé soumis à l'épreuve de l'expérience la plus complète et la plus décisive. Et jusque dans les études qui sont le moins soumises aux fluctuations d'opinion, l'histoire des guerres d'autrefois, il semble, qu'à la lumière des récentes réalités, ces guerres se transforment, s'éclairent en certains de leurs épisodes demeurés obscurs, encore insuffisamment expliqués.

Est-ce à dire cependant qu'il faille dorénavant méconnaître l'œuvre militaire passée ? De 1914 à 1918, une sorte de tranchée infranchissable se serait-elle creusée entre la période close d'avant-guerre et celle d'après-guerre où nous entrons ? En d'autres termes, de la doctrine d'hier à celle de demain s'est-il produit une révolution véritable ou s'agit-il simplement d'une évolution graduée, sans rupture trop évidente ? La réponse à cette question n'est pas sans importance, que l'on envisage le mouvement d'opinion à créer en France même à propos de notre prochaine reconstitution militaire ou que l'on considère le rayonnement dans le monde de notre enseignement ; elle caractérise en effet le développement que mérite de prendre, dans les armées à venir, la littérature militaire française. On en trouvera les éléments dans un bref examen du mouvement intellectuel qui a englobé la période de guerre, de 1910 à 1920, en nous plaçant au triple point de vue des auteurs, de leurs travaux et de leurs éditeurs.

* * *

La guerre aura tout d'abord disloqué le peloton serré des auteurs qui, sitôt après nos désastres de 1870, avaient travaillé à l'établissement d'une doctrine guerrière. Certes, les questions militaires n'étaient point l'apanage exclusif des officiers de carrière; en France, moins que partout ailleurs, le départage n'était pas rigoureux entre les catégories de citoyens s'intéressant à ces problèmes: historiens, psychologues, savants, politiciens eux-mêmes s'en préoccupaient tour à tour, et qui désirerait en établir une somme devrait puiser sans distinction à ces sources diverses. Mais il n'en reste pas moins que la spécialisation nécessaire aux études techniques approfondies réservait à notre corps d'officiers la majeure partie de la production. Une formation professionnelle très entendue donnait à ce sujet les garanties désirables sur la valeur de leur expérience acquise et la solidité de leurs observations. Par ailleurs, la variété des sources de leur recrutement, en ouvrant à l'armée des fenêtres nombreuses sur les autres institutions sociales, facilitait les contacts d'entente nécessaires entre l'élite intellectuelle de ces officiers et le grand public. Ainsi, avant la guerre, la majeure partie des écrivains militaires se recrutait-elle dans les rangs de l'armée elle-même.

Tous posèrent la plume en 1914. A ce qu'ils considéraient comme un délassement du métier, les dures réalités de la bataille succédèrent: désormais, plus de loisirs pour observer à l'aise, imaginer des conceptions nouvelles; pris à la gorge par des servitudes immédiates, jour et nuit, l'action leur était imposée. A peine un enseignement était-il acquis, il fallait aussitôt le mettre en pratique; plus d'imperfection à signaler qui, mise à profit par l'adversaire, eut en outre nui à la bonne tenue morale de notre armée ou du pays. Avec le tocsin du 2 août sonnait donc la dispersion instantanée de ces officiers que leurs goûts, un besoin d'émulation ou le simple désir de se rendre utiles, avaient poussés jusqu'alors vers les études militaires.

Combien parmi eux, à peu de temps de là, ont reçu à la tête de leurs unités une mort glorieuse! Quelle coupe sombre

parmi cette pléiade de chefs pleins de vie, d'intelligence et d'activité ! A la masse de la nation si cruellement éprouvée, celle du corps d'officiers permanents n'a pas ajouté un holocauste moins appréciable, et les meilleurs parmi nos écrivains militaires, comme les meilleurs tout court, auront avec leur existence offert à un généreux sacrifice le lot d'idées fécondes tenues en germe dans leur esprit. Qui ne déplorerait en effet la perte d'un Colin, d'un Loizeau de Grandmaison, d'un Driant, d'un Patrice Mahon, d'un Vidal de la Blache, d'un Dussauge, pour nous en tenir à ceux ayant déjà atteint la notoriété ! Tant d'autres, dont la réputation était alors moins établie, mais qui eussent grandi du fait de la maturité acquise en vivant les événements considérables auxquels ils auraient pris leur part, et qui désormais sont irrémédiablement perdus pour le progrès des sciences militaires !

Par bonheur, tous n'ont pas disparu. Et parmi ceux qui nous restent plusieurs se sont acquis la gloire la plus pure, faisant rapidement l'ascension des échelons supérieurs de la hiérarchie. Qu'on recherche dans les bibliographies antérieures à la guerre, parmi les auteurs d'ouvrages militaires connus et estimés en ce temps, on découvrira des noms qui montrent aujourd'hui que ceux qui les portent possédaient à un même degré les facultés de l'intelligence, propres aux gens d'étude, et les qualités du caractère indispensables aux hommes d'action. Avec un succès éclatant, on les a vus sur le champ de bataille, parmi les troublantes péripéties d'une guerre sans égale, faire l'application des théories qu'ils avaient émises dans le calme d'un amphithéâtre, essayées sur le terrain paisible des exercices ou des manœuvres d'automne, condensées dans leurs livres. En veut-on des exemples ? Foch, quinze ans avant la guerre avait écrit les *Principes* et la *Conduite de la guerre* qui l'ont guidé vers la victoire finale de 1918 ; Maistre nous avait donné une vivante étude sur la bataille de *Spicheren* ; Fayolle avait étudié le rôle de l'artillerie au combat ; Nivelle avait fait imprimer des souvenirs de manœuvres divisionnaires ; Mangin s'était consacré à l'organisation de la *Force Noire*, avant d'en justifier l'emploi ; de Maud'huy avait décrit une psychologie très poussée de *l'Infanterie*, toujours reine dans les batailles ;

Buat, historien, stratège, tacticien, s'était déjà révélé comme l'un des esprits les plus éminents de notre armée. Voilà, pour n'en citer que les plus illustres, quelques-uns des auteurs qui, nous l'espérons bien, figureront à nouveau dans la littérature militaire d'après-guerre. Après eux, il convient de signaler la foule de ceux à qui une carrière honorable va permettre de nous faire profiter des multiples enseignements de la guerre dans le domaine plus restreint des techniques particulières aux différentes armes. Leur part, dans la formation de l'armée nouvelle, s'annonce comme loin d'être négligeable ; à eux d'assurer dans les meilleures conditions possibles le passage toujours délicat d'une organisation à une autre ; à eux de maintenir les traditions utiles, d'élaguer les routines dangereuses ou le superflu... Pour finir, à côté de ce lot d'écrivains militaires que le retour à l'état de paix va rendre à leurs études, n'y a-t-il pas lieu de prévoir le grand nombre des auteurs qu'on pourrait appeler du terme désormais impropre de « profanes » et pour qui la guerre aura été une occasion de s'intéresser aux choses de l'armée ? Appartenant à toutes les catégories de l'activité sociale, ils apporteront dans l'œuvre prochaine avec l'observation originale d'un milieu en somme nouveau pour eux, des qualités de largeur de vues, d'adaptation aux ensembles, bref, une neutralité dont la souplesse n'aura pas subi la compression parfois un peu rude d'un particularisme professionnel. Certes, et nous ne craignons point les redites, les sources multiples de son recrutement et l'éclectisme qui préside à sa formation intellectuelle introduisent dans notre corps d'officiers une variété de culture que l'on ne constate à un degré comparable dans aucune autre armée. Mais si étendue soit-elle, cette variété n'atteindra jamais celle due à la réalisation intégrale de la *nation en armes* du fait de la grande guerre. La patrie a eu recours à tous ses enfants ; à son appel, ils ont répondu avec l'entrain qu'on connaît et la plupart d'entre eux sont ainsi en mesure de collaborer avec fruit au progrès ultérieur de la science militaire et au développement de la littérature née de la guerre. Quelle abondante récolte n'a-t-on pas lieu d'attendre d'une si vaste collaboration ! Déjà nous en avons des prémices heureuses. Qu'un

Henry Bordeaux, riche en œuvres d'imagination pure, aborde les réalités sanglantes de la guerre, et nous voilà assurés d'obtenir de lui maints tableaux émouvants. Qu'un Louis Madelin, historien consacré, applique ses facultés à décrire les événements avec les méthodes scientifiques auxquelles il est depuis longtemps rompu, il en résultera un récit joignant à la plus passionnante actualité cette patine précieuse que le temps dépose sur les seuls ouvrages faits pour durer. Qu'un journaliste éminent — ainsi Jean de Pierrefeu — ait eu loisir d'observer, en vivant parmi eux, les milieux si complexes et si mouvementés de nos états-majors pendant une longue période de guerre, qu'il ait suivi au jour le jour le jeu de leurs petites passions individuelles se déroulant à travers le plus grand drame de l'humanité, et la guerre se présente au lecteur avec la perfide subtilité un peu décevante d'une potinière à la façon d'une salle de rédaction. Qu'un Joseph Bédier enfin, habile à scruter les énigmes de la littérature médiévale, entr'ouvre les volumineux dossiers constituant les archives de la grande guerre, et il en tirera un précis aussi documenté que lumineux de l'effort accompli par notre pays. D'ailleurs, aux littérateurs, historiens ou autres intellectuels se joignent des gens d'affaires, artisans de tout ordre. Mettant à profit leurs aptitudes diverses, chacun apporte sa pierre à la construction de cet édifice complexe qui constitue une armée moderne et grâce à eux, la nation en armes du prochain avenir verra groupées en un ensemble solide des forces de production aptes à se muer instantanément en forces destructives...

Et pour ce qui fait ici l'objet de notre étude, n'est-ce point là le gage assuré d'une production littéraire militaire variée à l'extrême dans ses origines, coordonnée néanmoins dans ses manifestations par cette intense discipline de la pensée, née de l'immense péril national qu'un prodigieux effort commun a seul pu écarter ? Ainsi se présente le sens de l'évolution en ce qui concerne les auteurs.

* * *

Un développement analogue est à prévoir dans leurs travaux. Tout d'abord, comment se présentaient ces derniers

dans les années précédant la guerre ? Ce point qui est intéressant à préciser, nous dira si le fait brutal de la guerre est venu infirmer la doctrine guerrière née de l'œuvre laborieuse entreprise par nos écrivains militaires. Or, en se ralliant à la France, la victoire a justifié en somme les conceptions, les méthodes françaises. D'autre part, il ne faut pas perdre de vue l'aphorisme connu du maître de la guerre : si au temps de Napoléon la tactique changeait tous les dix ans, combien plus précipitamment aujourd'hui vieillissent les règlements militaires, avec le progrès incessant des sciences et leur application généralisée à la guerre. Un engin nouveau, le moindre perfectionnement introduit dans l'un quelconque des organismes dont le nombre est si élevé dans les armées actuelles, et aussitôt les théories du combat de se voir renouvelées de fond en comble. Que nos règlements d'avant-guerre se soient montrés caducs dès les premières opérations, c'est une critique qui s'applique aussi bien aux règlements de notre adversaire et à laquelle d'ailleurs personne n'a jamais échappé à un début de campagne. Mais il y a mieux : au cours même de la guerre, à combien de reprises n'a-t-on pas dû les modifier ? Les attaques de Champagne ou d'Artois en 1915 furent exécutées avec des procédés complètement différents de ceux mis en pratique à la bataille des frontières ou sur la Marne. Il fallut en imaginer de nouveaux pour contenir les assauts allemands devant Verdun ; de nouveaux encore pour attaquer sur la Somme en 1916 ; et tous se trouvaient déjà démodés en 1918. En cette matière, il n'y a rien de certain, si ce n'est que le changement fait la loi. Dans chaque cas particulier, une mise au point des procédés techniques s'impose. L'essentiel, c'est que cette mise au point ne se trouve ni gênée, ni à plus forte raison en opposition trop criarde avec les opinions précédemment admises.

Ceci posé, reportons-nous à la littérature militaire d'avant-guerre. La plupart des idées générales s'étant imposées à partir de 1914 étaient déjà en discussion, au moins en germe, dans les travaux de nos auteurs. A la base de ces travaux, il y avait l'étude de l'histoire, fondement solide et en quelque sorte éternel de l'expérience guerrière. N'est-ce pas dans un examen

approfondi des faits de guerre passés que Foch, comme Napoléon lui-même, sont allés puiser les meilleurs éléments de leurs propres aptitudes intellectuelles ?... Les guerres de la Révolution et de l'Empire, celle de 1870 attiraient le plus l'attention, mais ce n'était pas au détriment des autres, soit plus anciennes, soit tout à fait récentes. La guerre de Mandchourie et le conflit balkanique de 1912-13 ont fourni un contingent appréciable d'ouvrages où sont mis en valeur les enseignements de ces guerres. Notre empire colonial donnait également naissance à une littérature dans laquelle la conquête voisinaît avec la connaissance et l'utilisation de nos possessions. Quelles qu'elles fussent, ces études étaient d'ailleurs toutes faites en fonction de la guerre européenne, la grande guerre, toujours escomptée, sans qu'aucun la désirât; elle restait la préoccupation dominante, et nos auteurs n'ont point failli à la tâche d'en marquer les symptômes, d'en examiner les conditions avec soin.

C'est pourquoi ils portent un intérêt passionné à l'armée allemande montrant ses points forts qu'il faudrait égaler, supputant ses points faibles qu'on devra exploiter : organisation matérielle et technique, doctrine, procédés d'instruction, armements, manœuvres, plans de concentration, projets d'opérations, rien autant dire ne leur échappe.

Ils ont en outre le goût des horizons élargis ; aussi leurs regards se portent-ils sur les armées du monde entier. Sait-on jamais, dans le cas d'une guerre générale, comment se ferait leur répartition entre belligérants ? L'intérêt principal va, en vérité, aux armées amies ou alliées : l'armée russe, que de bonnes relations de camaraderie ont sans doute fait un peu surestimer, l'armée anglaise, dont on suppute l'utilisation sur le continent.

L'examen des pièces à mouvoir sur l'échiquier stratégique amène aux opérations proprement dites. Alors, avec une précision émouvante, nos écrivains indiquent le plan de guerre de l'Allemagne ; ils montrent l'accumulation des préparatifs belliqueux face à la Belgique et ils prédisent que l'assaillant nous abordera par la frontière du nord.

Pour notre compte, quelle attitude adopter ? Comment

endiguer ce flot menaçant ? Une attitude passive ne convient certes plus à l'armée française régénérée, dont la force repose sur d'abondants moyens matériels, une organisation solide, surtout, un moral élevé. De là, deux sortes d'exhortations se traduisant en ouvrages techniques d'ordre constitutif et en études de psychologie militaire, individuelle ou collective. Œuvre incomparable dans son ensemble, qui a contribué pour une large part à donner au pays, à l'heure des décisions graves, la grandeur d'âme d'affronter et de surmonter pour finir les épreuves les plus douloureuses.

A coup sûr, tant d'hymnes à la louange des forces morales atténuèrent parfois le sentiment des prudences exactes : offensives irraisonnées en panache, mépris des couverts, charges héroïques sabre au clair...

Il n'importe, on se défait bien vite des témérités évidentes. Par ailleurs, les écrits militaires d'avant-guerre n'avaient pas manqué de signaler quels seraient les caractères nouveaux de la guerre future : importance du feu, difficulté de la progression en terrain battu et découvert, combat à pied de la cavalerie, liaison des armes sur le champ de bataille, automobile, aéronautique, y compris l'aviation de réglage, artillerie lourde, la terrible mitrailleuse et jusqu'aux grenades à main, rien de tout cela n'a été omis ; on peut le retrouver dans les études si nourries auxquelles nos officiers consacraient leurs loisirs.

Cette préparation de la guerre n'excluait point des préoccupations d'un ordre différent. L'armée, prolongement de l'école, devenait un élément de la formation nationale ; on voulait voir en elle un merveilleux instrument d'utilité sociale, avant qu'elle fût un vivant bouclier contre l'envahisseur. Jaurès, dans son *Armée nouvelle*, ne s'est-il pas borné à revêtir d'une robe éclatante des idées déjà débattues dans les milieux militaires ? Idées qui seront un jour reprises et que l'on ne pouvait alors appliquer, pas plus qu'on ne change les chevaux d'un attelage au milieu d'une pente. Mais de ces conceptions originales, on adoptait sans retard les parties incontestablement utiles ; la préparation physique de la jeunesse, le développement des sports, la formation des cadres de complément, etc., etc.

La guerre survint là-dessus, réduisant avec le nombre des auteurs les sujets d'études. Il ne pouvait être question de rien d'autre que tenir, lutter sans faiblesse jusqu'à ce que l'ennemi fût battu. Aussi durant tout le cours de la guerre verra-t-on la littérature concourir à l'exaltation de la résistance française. L'idée n'a pas failli à son but : elle eut sa part dans la victoire.

Désormais, avec la paix, le champ est redevenu libre pour de prochaines semailles, et l'œuvre militaire littéraire qui déjà s'amorce, se résume en deux mots : *se souvenir* et *prévoir*.

Se souvenir, c'est tout ce qui se rapporte à la guerre mondiale. Il s'agit de hâter la mise au jour des souvenirs personnels de ceux y ayant pris part. Leur nombre inusité va donner lieu à une documentation aussi vaste que diverse. Simultanément, un travail de classement méticuleux s'impose ; seul, il permettra d'entreprendre ensuite une exploitation d'un caractère vraiment scientifique. Ici, l'écueil à éviter — et la nature complexe de cette guerre contribuera à en garder ses historiens — sera de ne point incliner vers une spécialisation trop exclusive : tout s'enchaîne en période de conflit et si importante que soit alors l'histoire des batailles, il n'y a pas qu'elle seule. Vivifiée de la sorte l'histoire de la grande guerre enrichira notre littérature d'un grand nombre d'ouvrages dont ceux, présentant un caractère officiel, que l'on sait en préparation, ne sont pas attendus du public sans un frémissement de curieuse impatience.

Prévoir, c'est la reconstitution de notre armée, l'adoption d'institutions militaires rajeunies, l'établissement d'une doctrine stratégique fondée sur la situation actuelle, l'emploi tactique des différentes armes tant anciennes que nouvelles, bref tout le mouvement intellectuel d'avant-guerre à faire renaître. Cela ne suffit pas désormais. Les succès antérieurs de l'Allemagne avaient donné à son armée un rayonnement universel que sa défaite récente vient de réduire à néant. La place est donc à prendre : n'appartient-elle pas de droit à ceux qui furent les meilleurs artisans de ce renversement, à ceux qui, ayant conduit la guerre sur tous les continents et collaboré par leur activité propre à l'établissement d'un monde nou-

veau, sont le mieux en mesure, le calme enfin rétabli, d'en assumer la direction intellectuelle ?

Telles sont ces perspectives qu'un avenir prochain réserve à la pensée des écrivains militaires en France.

* * *

A ces auteurs disposant d'un domaine aussi étendu, il faut la possibilité matérielle de se faire entendre. C'est là le rôle de l'édition militaire française.

On sait qu'il existe à Paris quatre maisons spécialisées dans la publication militaire, sans que d'ailleurs celle-ci soit exclue de parti pris par les autres maisons d'édition. Dans un pays où chacun est personnellement intéressé aux questions de cette nature, il serait étrange en effet que les choses de l'armée fussent exclusivement réservées à une catégorie. Toutefois, dès qu'il s'agit d'ouvrages techniques, il importe de recourir à l'une ou l'autre des librairies militaires Berger-Levrault, Chapelot, Charles-Lavauzelle ou Fournier.

Dans les dernières années précédant la guerre, le nombre moyen annuel des publications militaires oscillait autour de 450, dont une centaine environ étaient consacrées à des sujets d'histoire ; dans ce nombre figurent les règlements militaires ou autres documents officiels mis en librairie.

La guerre réduisit la production de façon notable, en dépit d'un sérieux effort fait pour répandre dans le public les connaissances indispensables à la masse des mobilisés¹ : 372 publications en 1914, 299 en 1915, 275 en 1916, 202 en 1917, 168 en 1918. Pour rendre ces chiffres comparables à ceux d'avant-guerre, on n'a pas tenu compte de l'extrême abondance des travaux d'un caractère un peu hâtif, brochures ou tracts, écrits pour lutter contre la propagande ennemie et concernant la guerre elle-même. Ces travaux exigeaient dès 1915 l'ouverture d'une rubrique nouvelle au *Journal général de la librairie* et bien que cette rubrique ne soit pas en entier consacrée aux seuls événements militaires, il ne paraît pas utile de procéder à une discrimination entre les ouvrages auxquels

¹ Librairie Charles-Lavauzelle, en particulier.

elle se rapporte. Leur nombre dépassait 400 publications pour chacune des années 1915, 16 et 17; il s'élevait encore au-dessus de 200 en 1918, et ces chiffres sont normalement à ajouter aux chiffres respectifs donnés ci-dessus si l'on veut avoir un tableau d'ensemble de la production militaire au cours de la guerre.

En 1919, première année succédant à la guerre, le nombre global des publications militaires s'élève à 320, chiffre sensiblement inférieur à celui de 1913, supérieur néanmoins aux chiffres normaux de la guerre. Il est à désirer que le mouvement ascensionnel ne tarde pas à rejoindre, puis à dépasser l'étiage d'avant-guerre, en dépit des difficultés économiques actuelles qui se répercutent fâcheusement sur l'industrie du livre et apportent ainsi des entraves matérielles à l'œuvre littéraire de nos auteurs militaires.

La statistique précédente ne s'applique qu'au livre ou à la brochure. Or l'édition militaire touche également ses lecteurs par ses journaux ou revues, chacun de ces organes répondant à un objet bien déterminé. L'ensemble de ces derniers se trouvait réparti, avant 1914, entre les trois principaux éditeurs. A côté d'une revue d'intérêt plus général, *Revue militaire générale*, chez Berger-Levrault, *Journal des Sciences militaires*, chez Chapelot, et *Spectateur militaire* chez Lavauzelle, chacun publiait un certain nombre de revues particulières se consacrant à l'étude des armes ou de services spéciaux. Citons parmi celles-ci la *Revue militaire des armées étrangères*¹, que rédigeait le deuxième Bureau de l'Etat-Major de l'Armée et qui, avec une exactitude et une précision mathématiques tenait au courant de l'évolution des armées amies ou rivales de la nôtre; la *Revue d'Histoire*², œuvre consciencieuse des « benédictins » de ce même Etat-Major, et la *Revue des troupes coloniales*³ qui traitait des questions relatives aux populations et à l'histoire de la France d'outre-mer.

Enfin, pour être complet, il convient de mentionner un organe original qui n'a son équivalent nulle part, *La France*

¹ Chez Chapelot.

² Idem.

³ Chez Fournier.

Militaire ¹, en même temps qu'elle constitue un lien tangible entre les cadres permanents de notre armée par la défense de leurs intérêts professionnels, elle présente au jour le jour un exposé très complet de notre organisation militaire. Quiconque désire être tenu au courant de ce qu'on fait chez nous n'a pas de moyen plus efficace que la lecture attentive de cette feuille.

La guerre a fait disparaître toutes les publications et la plupart d'entre elles n'ont pas encore reparu. Des trois Revues susvisées d'intérêt général, seule la *Revue militaire générale*, l'ancienne « Revue Langlois » du nom de son fondateur, a repris sa série interrompue, en vérité transformée et réduite au point de la rendre méconnaissable. Parmi les autres, la *Revue d'Infanterie* ² se représente à ses lecteurs transformée, elle aussi, mais avec une direction nouvelle qui permet de lui prédire un brillant succès dans les bibliothèques militaires. Quant à la *Revue des Armées étrangères*, elle n'est plus qu'à l'usage d'un nombre restreint de lecteurs et l'ancienne *Revue d'Histoire* se fondra sans doute dans un organe à créer qui sera le porte-parole de l'Etat-Major de l'Armée tout entier.

Mais en dépit des vicissitudes présentes, il convient de rester pleins d'espoir : à mesure que l'équilibre se rétablira, une à une nos anciennes publications militaires reverront le jour pour la plus grande utilité de leurs collaborateurs et de ceux qui les lisent.

En attendant, la pensée militaire, qu'il est impossible de comprimer, s'exprimera comme elle faisait jadis dans les grandes revues s'adressant à un public étendu. Sortie du cercle intime des initiés et des spécialistes purs, elle accèdera à des tribunes plus élargies, d'où la voix se fait mieux entendre. Qui n'a conservé le souvenir de certaines enquêtes menées jadis par telles de nos grandes publications périodiques sur l'organisation des cadres et les effectifs, sur les différentes armes, la protection des frontières, les armements de la France, le rôle social de l'officier, etc... ?

¹ Chez Charles-Lavauzelle.

² Idem.

Aujourd'hui, les mêmes besoins appelleront les mêmes enquêtes. Et déjà, ouvrez un fascicule de n'importe quelle Revue française, voyez aussi la presse quotidienne: il est bien rare que vous n'y trouviez pas un sujet d'ordre militaire traité par un auteur documenté sur la matière. Cette abondante diffusion survivra sans doute à la période actuelle qui sert à l'expliquer en partie; elle ne nuira en rien, loin de là, au développement du mouvement intellectuel dans nos milieux militaires.

* * *

Dans les pages qui précèdent, on a cherché à présenter, en ce qui concerne la littérature militaire, le bilan approximatif des dix dernières années. Son essor prochain sera la conséquence de la victoire des Alliés, victoire dont il n'est pas exagéré de dire que toute la pensée fut française. Les obstacles matériels qui l'enrayent provisoirement seront supprimés ou tournés. Le prestige de notre armée, soldats et chefs, est immense; déjà, de tous les pays étrangers affluent dans les rangs de nos unités, sur les bancs de nos écoles militaires, des officiers désireux de s'instruire à nos sources, avides d'apprendre les secrets de notre vieille valeur militaire enfin régénérée. Rentrés dans leur patrie, ils auront à cœur de suivre l'évolution des idées puisées parmi nous; des rapports intellectuels devront être établis puis maintenus et accrus. Quel meilleur véhicule d'échange entre eux et nous que le livre ou la revue militaire?

Ainsi, les débouchés sont-ils assurés et la prépondérance de notre doctrine guerrière bien acquise; sachons garder celle-ci et accroître ceux-là. Dans ce but, analysons les causes de notre victoire, faisons valoir nos éléments de force, notre incontestable supériorité sur l'ennemi vaincu en dépit d'une préparation formidable. Il n'y a rien à dissimuler chez nous: point d'amplification ni d'embellissement; la vérité toute nue sera autrement éloquente. Voilà pour l'extérieur.

A l'intérieur, vite au travail comme nous avons coutume de faire autrefois. La victoire aura été trop chèrement achetée pour que nous puissions jamais oublier les raisons profondes

et éternelles du succès de la guerre. Certes il n'est pas rare de voir la fortune assoupir les énergies: en 1870, nous avons perdu le secret des gloires de Napoléon; de même, les Prussiens d'Iéna n'avaient-ils pas été trahis par les victoires de Frédéric II, et, plus près de nous, l'héritage du Moltke de 1870 n'a-t-il pas été galvaudé par le Moltke de 1914 ? Il ne faut pas qu'il en soit ainsi pour la France de l'avenir.

Et quelle superbe perspective de sujets à traiter ! Nos officiers n'ont pas combattu seulement des Vosges à la mer du Nord; ils n'ont pas eu à faire qu'à l'Allemand. Partout, ils ont été les ouvriers intelligents: contre l'Autrichien, le Bulgare et le Turc, avec le Russe, l'Italien, le Serbe, le Grec, le Roumain, l'Anglais, l'Américain. Ils ont tout vu, tout jugé, apprécié; leur expérience s'est accumulée, leur esprit s'est mûri au contact des réalités les plus émouvantes; ils ont acquis dans la guerre une trempe morale, une énergie, une volonté qui demeurent les gages les plus indéfectibles de leur valeur personnelle. Jamais d'aussi profitables conditions ne se sont rencontrées sur notre terre de France en faveur d'un brillant renouveau intellectuel militaire.

COMMANDANT Z...

de l'armée française.

